

—Mon Dieu ! dit Madeleine ; que ce sera donc amusant ! Je voudrais que ce fût demain, si mes préparatifs étaient plus avancés. Tu m'aideras, mon petit Pierre ?

—Eh ! je suis ton petit Pierre parce que tu as besoin de moi ? Je t'aiderai certainement. Tu me paieras tout cela quand tu seras Mme Labaro.

—Mais, c'est qu'il y tient ! s'exclama Madeleine.

—Si j'y tiens ? répondit le lieutenant ; en as-tu donc jamais douté ?

Grâce au concours de Pierre, à celui d'Antoinette et à celui de Christiane elle-même, le grand jour, ou plutôt, le grand soir arriva. La tente coquettement drapée, couvrait tout le parterre ; le salon était transformé en boudoir, la salle à manger, en buffet.

Des guirlandes de lampions garnissaient tous les festons de la toile ; aux arbustes du parterre étaient accrochés des ballons de diverses couleurs qui semblaient d'énormes fleurs lumineuses. Tout cela produisait un éclairage étrange, très doux, et donnait aux femmes qui entraient, enveloppées de leurs claires pelisses de bal, un air d'apparitions. Sous la tente, au contraire, lumière intense ; car le grand lustre et les appliques du salon y avaient été transportés. Dans celui-ci n'étaient restées que les lampes, voilées de globes de couleur qui ne laissaient passer qu'une lueur mystérieuse, tout à fait propice aux invités désireux de repos qui viendraient s'y réfugier.

Un orchestre, installé au fond de la tente, préludait en sourdine, tandis que le tapleur commençait à déboutonner ses gants.

Si la salle de bal était champêtre, on n'en pouvait dire autant des danseurs. Mme de Paulhac portait, avec une majesté suprême, le somptueux costume des reines de l'Égypte ; autour de ses bras de déesse, découvertes jusqu'à l'épaule, s'enroulait l'aspic de Cléopâtre ; mais un aspic d'or dont les dents de diamants ne blessèrent jamais que la bourse prodigue qui l'avait payé. Madeleine faisait une fort piquante bouquetière dans sa courte robe de satin bleu de roi, semé de roses, avec ses frisons poudrés et la mouche assassine auprès des fossettes du menton. Christiane, revêtue du costume presque monastique des châtelaines du moyen âge eût semblé déjà en religieuse, sans la lourde tresse qui s'enroulait autour des cordons de son aumônière. Cet aimable trio tonait à l'entrée de la tente pour accueillir les invités qui, à leur vue, ne manquaient pas de pousser des exclamations admiratives, d'ailleurs très sincères. Constantin fut ébloui ; mais pas assez, cependant, pour ne point remarquer l'absence de celle qui était pour lui le véritable attrait de cette fête. Où était-elle où se cachait-elle ? Il n'osait le demander et se mit à parcourir la salle, sondant du regard tous les coins, tous les replis de la toile, espérant toujours apercevoir derrière un paravent ou un arbuste le visage aimé qu'il cherchait. On le regardait beaucoup ; on l'admirait, lui aussi ; car le riche costume de Brésilien qu'il avait choisi faisait admirablement valoir sa svelte et haute taille. Il n'en avait cure et s'en trouva même bientôt gêné, ne voulant entamer aucune conversation. Il sortit donc de la tente et s'enfonça dans le jardin pour échapper aux arrivants, très nombreux à présent, et qui formaient dans leurs déguisements divers le coup d'œil le plus pittoresque et le plus propre à ravir tout autre spectateur qu'un amoureux déçu.

Déçu, Constantin l'était cruellement. Depuis la veille, il avait passé